Solitaires et solidaires

Des femmes bouddhistes sur les chemins de la compassion

Entretien avec
Gabriela Frey

Engagée dans la voie bouddhiste dès son jeune âge, Gabriela Frey est présidente du Comité bouddhisme et femmes de l'Union bouddhiste européenne. Elle a fondé Sakyadhita France, branche de l'Association internationale des femmes bouddhistes, créée avec la bénédiction du Dalaï Lama, qui apporte son soutien aux femmes bouddhistes à travers le monde en leur donnant un meilleur accès à l'éducation et à la formation. Selon les enseignements bouddhistes, explique-t-elle, quel que soit leur sexe les êtres recèlent la même potentialité d'éveil, et la différence de statut, qui a cours dans certains pays, entre les hommes et les femmes engagés dans la voie du Dharma est fondée sur de mauvaises habitudes, qui doivent être abandonnées.

Dans le bouddhisme, la pratique spirituelle – la méditation ou la retraite – s'accomplit seul. Si c'est une démarche profondément solitaire, pour quelle raison avez-vous éprouvé le besoin de venir en aide aux femmes bouddhistes, nonnes et laïques, du monde entier ?

En 1998, je suis allée pour la première fois en Inde, à Dharamsala, dans le cadre de mon activité de secrétaire de l'intergroupe Tibet du Parlement européen. J'en ai profité pour visiter à Dehradun les monastères de la tradition tibétaine Sakyapa, à laquelle j'appartiens. Les enseignements bouddhistes affirmant clairement que chaque être possède en soi la graine de Bouddha et la potentialité de l'éveil, je n'avais donc pas le sentiment qu'il y avait une différence entre les hommes et les

femmes engagés dans la voie du Dharma. Mais, à mon grand étonnement, j'ai réalisé qu'il n'existait pas de monastères réservés spécifiquement aux femmes, et qu'elles étaient réduites à devoir vivre et pratiquer dans les monastères des moines, avec beaucoup moins de confort, moins d'éducation, moins de considération. J'ai même été choquée de constater l'important contraste entre les enseignements reçus par mes maîtres en Europe et les conditions de vie des femmes et nonnes en Asie. Je trouvais cette situation illogique, injuste et en inadéquation avec les enseignements du Bouddha. De retour en France, j'ai fait part de ma révolte à mon maître : « En faisant une telle différence, en Asie, entre les femmes et les hommes, tout en croyant à la réincarnation, et dans la mesure où vous renaîtriez en tant que femme, sachez que vous auriez une moins bonne situation et aucune éducation ». Il a éclaté de rire, puis il m'a dit : *« Well, now, you take care of the nuns.* » J'ai pris cela comme une invitation…

Comment avez-vous commencé « à prendre soin des nonnes » ?

La première étape a été de trouver des fonds pour aider, d'abord, les nonnes de ma propre tradition qui se trouvaient à Dehradun. Nous partions de zéro. Nous n'avions aucun bâtiment, école, hébergement... Les jeunes moniales étudiaient, assises à terre, car elles n'avaient ni chaises ni tables. Quelque temps plus tard, j'ai rencontré des nonnes enseignantes d'autres traditions, notamment le Dr. Carola Roloff (Jampa Tsedroen), qui est d'origine allemande. Carola Roloff, qui appartient à la tradition tibétaine Gelugpa, a reçu quant à elle la pleine ordination. À la demande du Dalaï Lama, elle œuvre à trouver une solution qui devrait permettre aux femmes de recevoir la pleine ordination dans la tradition du bouddhisme tibétain. Il y avait aussi Diane Perry (Jetsunma Tenzin Palmo), de nationalité britannique, engagée dans le bouddhisme tibétain de la lignée Drukpa de l'école Kagyupa. Lors de sa formation, elle était l'unique nonne parmi les cent moines d'un monastère tibétain, et dut affronter des discriminations de tous ordres. Malgré son isolement, elle était incroyablement déterminée, faisant le vœu d'atteindre l'Éveil en tant que femme, et d'améliorer le sort de ses consœurs.

Toutes deux, avec d'autres moniales éminentes, comme la vénérable Karma Lékshé Tsomo, ont participé à l'organisation du premier congrès de l'histoire des nonnes bouddhistes, qui eut lieu à Bodhgaya, en Inde du Nord, en 1986. Ce congrès, qui s'est tenu sous l'égide de S. S. le Dalaï Lama, a jeté les fondements de l'Association internationale des femmes bouddhistes Sakyadhita international. Ses membres organisent chaque année un congrès mondial, et œuvrent de manière active à la formation des religieuses et à l'amélioration de leur statut.

En 2006, c'est la branche française de Sakyadhita international qui a vu le jour à Strasbourg. Plutôt que d'œuvrer seule, j'ai pensé qu'il était plus judicieux que j'unisse mes forces à celles de l'association internationale, ce qui aura favorisé une importante synergie et un riche partage des expériences. Ainsi, avons-nous contribué à la construction de dortoirs, d'une école, d'un temple, mais aussi à la fondation d'un collège d'études supérieures ! Une autre raison de fonder Sakyadhita France était le fait qu'il n'existait que peu de littérature en langue française ayant trait à la situation des nonnes bouddhistes.

Au regard de ce que vous avez pu observer dans ces communautés de femmes bouddhistes, diriez-vous qu'il y a une façon féminine d'aborder la pratique et les enseignements du Bouddha ?

Les nonnes enseignantes ont une approche peut-être moins intellectuelle du bouddhisme, car leurs enseignements sont plus concrets et applicables immédiatement dans notre vie quotidienne. Et c'est formidable ! C'est ce qui nous a manqué dans le bouddhisme, dont les enseignements sont souvent complexes, fortement imprégnés par une pensée masculine, et qui se transmettent dans des formes trop institutionnelles et hiérarchisées. Certains enseignants bouddhistes me font penser à des médecins en blouse blanche s'adressant à leurs patients dans un vocabulaire médical incompréhensible.

Mon discours n'est pas celui d'une féministe. A Sakyadhita, j'ai reçu beaucoup de soutien et de solidarité de la part d'hommes qui ont compris que la problématique affectant le sort des femmes bouddhistes était de la responsabilité de tous. Nous devons travailler ensemble. Je tiens à ce que soient distinguées les traditions devant être conservées et les mauvaises habitudes qui, elles, doivent être abandonnées. En tout état de cause, toutes circonstances évoluent inévitablement, car tout est soumis à l'impermanence.

Le Bouddha était contre toute discrimination. Par exemple, il s'opposait au système des castes, et a aidé les femmes cherchant à cheminer sur la voie de l'éveil en leur conférant notamment la pleine ordination. Il voyait le même potentiel en chaque être sur la voie de l'illumination. Les femmes pouvaient ainsi sortir du carcan dans lequel elles étaient contraintes, à savoir la

propriété de la famille, du père, puis de leur mari. À cette époque, il y a 2 500 ans, la seule chance de devenir un être à part entière était d'embrasser la vie religieuse bouddhiste. Le Bouddha était en avance sur son temps !

Aujourd'hui, certaines des jeunes nonnes admises dans nos écoles ou notre temple, en Inde, ne savent ni lire ni écrire. Le chemin est donc long avant qu'elles puissent donner des enseignements. Actuellement, trop peu de femmes bouddhistes sont des enseignantes. Par exemple, la sœur de S.S. Sakya Trizin, Sakya Jetsunma Chimé Luding, âgée de soixante-dix ans, et qui a reçu la même éducation que son frère, fait partie des rares femmes qui peuvent donner l'initiation de Kalachakra. Mais, malgré sa situation familiale privilégiée, son parcours, en tant que femme, n'a pas été facile...

Qu'apporte à la pratique spirituelle des nonnes le fait d'avoir désormais des lieux à elles pour se retrouver : nonneries, écoles ou congrès ?

Lors de mon premier voyage en Inde, je me souviens d'avoir constaté à quel point les nonnes étaient timides. Lorsqu'elle croisait un lama, elles baissaient les yeux. En groupe, elles n'osaient pas prendre la parole. Nous leur avons donné des outils pour qu'elles prennent confiance en elles. Par exemple, lors de l'inauguration du temple des femmes, à Dehradun, les nonnes ont pu, en présence de grands lamas, jouer de tous les instruments de musiques traditionnels, chose inimaginable auparavant, car cette pratique était enseignée et réservée aux seuls moines. Elles ont aussi acquis plus de reconnaissance au plan spirituel de la part des populations de la région, qui désormais ne viennent pas seulement assister aux rituels exécutés par les moines, mais aussi à ceux donnés dans le temple des nonnes. Nous avons également contribué à la construction d'un collège en études supérieures bouddhistes, lequel accueille une cinquantaine de nonnes. D'ici à quelques années, certaines d'entre elles pourront passer un doctorat en philosophie bouddhiste, diplôme jusque-là uniquement attribué aux moines.

J'aimerais que vous reveniez sur la figure de Tenzin Palmo, à laquelle vous êtes très attachée. Pourriez-vous nous parler de son expérience de la solitude, et en même temps de son dévouement à la cause des femmes ?

Diane Perry éprouvait un ardent désir de solitude et de perfection ainsi qu'une attirance particulière pour le bouddhisme. À vingt ans, elle est partie pour l'Inde, a rencontré son maître spirituel, et a décidé de se consacrer pleinement à ses enseignements. Elle fut l'une des premières Occidentales à être ordonnée nonne en recevant le nom de Tenzin Palmo. Si elle s'est retirée dans une petite grotte de la région du Lahoul, à la frontière indo-tibétaine, à quatre-mille mètres d'altitude, c'est en partie pour vivre sa pratique en toute liberté, à l'abri de la ségrégation des moines. Pendant douze ans, elle a pratiqué d'intenses méditations, assise dans le petit caisson traditionnel réservé à cet exercice, et jamais allongée. Cette retraite la rendit heureuse. Et tous les amis ou les curieux qui lui rendaient visite après une si longue période d'isolement s'émerveillaient de son épanouissement, de sa sérénité, de sa disponibilité. Depuis, elle parcourt la planète en donnant des conférences, recherchant des fonds pour construire des couvents destinés aux femmes en quête de perfection spirituelle. Elle puise à la source de sa propre sagesse, mais n'élève jamais son expérience au rang de modèle. Tenzin Palmo est venue au monde, s'en est retirée, puis y est revenue dans une optique purement altruiste, à l'instar d'une vraie disciple du Bouddha. Elle est professeur et fondatrice du couvent Dongyu Gatsal Ling, dans l'État indien du Himachal Pradesh.

Même si elle adore vivre retirée du monde, je crois que, dans sa très grande bonté, et forte de sa clairvoyance, elle se sent plus utile dans le monde, en permettant à toutes ces femmes de progresser et d'être éduquées.

Pour quelle raison avez-vous éprouvé le besoin de travailler dans la perspective d'un « bouddhisme en action » ?

Je crois profondément en l'interdépendance. Chaque chose que je fais a un effet, à la fois pour soi et pour les autres. Il est très important de méditer et de revenir à son for intérieur, mais il est tout aussi essentiel de tendre la main à son prochain. Mon plus grand symbole est la Tara Verte. Dans sa représentation, elle est assise : l'une de ses jambes est repliée – exprimant qu'elle est en méditation –, et son autre jambe est posée à terre, ce qui indique qu'elle est prête à se lever et à agir dans le monde pour le bien des êtres. Il y a tant de souffrance sur terre, que je ne veux pas attendre d'avoir atteint l'éveil pour aider les autres.

Propos recueillis par Nathalie Calmé

Pour aller plus loin :
Afin de partager informations, enseignements, textes et projets de Sakyadhita France, Gabriela Frey a créé le site Internet : www.buddhistwomen.eu
Autres liens : www.sakyadhita.org et www.e-b-u.org